

Alain VILLARET, *Les dieux augustes dans l'Occident romain. Un phénomène d'acculturation*. Bordeaux, Ausonius, 2019. 1 vol. 17 x 24 cm, 491 p., ill. (SCRIPTA ANTICA, 126). Prix : 25 €. ISBN 0-978-2356133298.

Avant même de décrire le contenu de cet ouvrage, il convient de faire deux remarques. La première est que le titre même interpelle. Pour l'auteur, le fait d'accompagner dans une inscription le nom de la divinité honorée de l'épithète « *Augustus* » n'est pas un acte religieux, c'est un simple « phénomène d'acculturation ». L'autre remarque porte sur la copieuse bibliographie que le sujet a engendrée au titre religieux, dont un tel ouvrage aurait pu apporter la synthèse, plutôt que de se situer en marge. Donnons-en un aperçu pour situer l'état des connaissances. Le sens à accorder à la présence de cette épithète est certes controversé mais il présente une constante : celle de rapprocher la divinité de l'empereur (en mettant l'accent sur la divinité) et/ou d'assurer le souverain de la loyauté de son sujet. Ainsi l'interprétation d'A. D. Nock (*Studies in the Graeco-Roman Beliefs of the Empire*, *JHS* 45 [1925], p. 91-98), adoptée par exemple par M. Beard *et al.* (*Religions de Rome*, Paris, 2006, p. 332-333), est très intéressante, à savoir que cet emploi traduit le désir des dédicants d'attirer la protection du dieu sur l'empereur, un type d'explication que A. Villaret juge « inadéquate » (p. 55). La position de D. Fishwick est proche et complémentaire qui rappelle le principe qu'une épiclèse définit la sphère d'action du dieu (*The Imperial Cult in the Latin West*, Vol. II, 1, Leyde, 1987 [1991], p. 447 et 454), ce qui d'une part conférerait à celui-ci une fonction en relation avec le pouvoir politique et augmenterait d'autre part sa puissance d'action. Mais une version plus politique de cet usage, à savoir considérer que c'est aussi une marque de loyauté envers le pouvoir et un moyen de renforcer la dignité de la divinité, n'est pas à exclure (cf. K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, Munich, 1960, p. 324). En effet, avec I. Gradel (*Emperor Worship and Roman Religion*, Oxford, 2002, p. 104-106, 112-114), on rappellera aussi que les dieux « augustes » existent avant Auguste et que le terme a une valeur religieuse propre (*Augustus* vient de *augere*). Un élément intéressant en Italie est la proportion non négligeable de dédicaces aux dieux augustes émanant des autorités publiques ou témoignant d'une forme de reconnaissance publique (cf. G.L. Gregori, *Il culto delle divinità Auguste in Italia : un indagine preliminare*, dans J. Bodel et M. Kajava (Ed.), *Dedicace sacre nel mondo greco-romano*, Rome, 2009, p. 315-316 et 322-323). L'étude de W. Van Andringa (*La religion en Gaule romaine. Piété et politique*, Paris, 2<sup>e</sup> éd., 2017, p. 182-184) pour les Trois Gaules fait apparaître que les dieux Augustes sont soit les dieux romains attachés officiellement à la personne impériale, soit des divinités importantes du panthéon local. Tout cela est établi de longue date. – Qu'apporte donc cet ouvrage ? Un parcours intéressant parmi les attestations de la pratique qui montre, en effet, la grande fréquence de l'usage, l'intérêt des notables locaux (un peu trop rapidement identifiés parfois d'après un simple nom, sans trace explicite des fonctions exercées : p. 266 par exemple), la diversité des divinités concernées, notamment d'origine indigène, la diversité aussi des contextes publics et privés, voire ludiques, la concentration des dédicaces dans des centres urbains. Par contre l'interprétation que donne l'auteur de ces phénomènes pose problème : peut-on vraiment écrire que les empereurs sont les agents des dieux, que l'empereur est l'intercesseur rendant efficace l'action divine (l'« augustalisation » serait « le signe de la médiation impériale entre les dieux et les hommes » : cf. p. 397 ;

p. 36-107) : n'est-ce pas une vision réductrice des pouvoirs propres à chaque divinité ? On pourrait à l'inverse penser que c'est au contraire la connexion avec l'empereur qui souligne l'importance et la puissance du dieu concerné. Plutôt que de placer avec l'auteur sur l'empereur le poids du titre *Augustus* et la fonction qu'il engendre (empereur qui serait « médiateur »), il conviendrait, à mon sens, de l'attribuer à la divinité dotée ainsi d'une qualité de pouvoir et d'une fonction supplémentaire. D'autre part est-ce un geste religieux ou peut-on ramener l'usage de l'épithète à un phénomène d'acculturation des élites ? « Accepter aussi largement cette conception fondamentalement romaine de la fonction médiatrice impériale dénote une acculturation politique volontaire » (p. 398). Qu'est-ce qu'une acculturation ? Le terme est-il pertinent dans la mesure où la pratique est autant italienne que provinciale et qu'il n'y a pas de différence chronologique entre elles ? Par rapport à quoi les Italiens (qui sont des Romains depuis la fin de la Guerre sociale) se sont-ils acculturés sous l'Empire ? Mais en quoi la « fonction médiatrice impériale » est-elle « fondamentalement romaine » ? Cette vision met en cause la nature même du culte impérial sans en aborder les principes. À cet égard la pratique de l'épithète *Augustus* doit être examinée dans le contexte des différentes formes de célébration de la nature divine de l'empereur. Cette association de l'empereur aux dieux peut s'exprimer diversement selon les cités. C'est une composante qu'il ne faut pas négliger. Chaque *civitas* organisait son culte public selon ses règles propres et, par exemple, l'emploi de l'épithète *Augustus* était par endroits concurrencé sinon remplacé par celui de la formule « *In honorem domus divinae* ». C'est particulièrement patent en Belgique et dans les Germanies. La formulation de la cité des Éduens était encore différente. Scinder les pratiques en se focalisant sur une seule n'est pas opportun, il faut au contraire prendre l'ensemble des usages pour en mesurer les choix. De même faudrait-il replacer les dieux concernés selon chaque panthéon car l'importance d'une divinité est conditionnée par cet ensemble polythéiste et les réseaux qu'il révèle. Or la perspective est globale, généralement provinciale, sans égard pour le statut des cités. Si la partie interprétative de l'ouvrage n'emporte pas nécessairement l'adhésion, du moins, la description des dédicaces et de leur contexte apporte une documentation utile à l'étude de la pratique épigraphique religieuse. Il faut toutefois prendre les analyses de l'auteur avec prudence. Certes une telle masse de sources ne peut être vérifiée dans le détail, mais de nombreuses approximations apparaissent. Je me limiterai à l'exemple de Narbonne. A. Villaret reconstitue à son gré un *forum* plein de dieux Augustes qui lui permet ensuite de parler en synthèse de la scénographie des cultes (p. 395). Le problème est que le tableau qu'il brosse de la zone du *forum* est imaginaire en bonne partie (p. 342). Le grand temple n'est pas attribué. Certes court l'idée d'un capitole, mais ce pourrait être aussi le temple du culte impérial, ce *templum divi Augusti* connu par l'épigraphie. Jupiter y était cependant probablement honoré (CIL XII 4318 = *ILN Narbonne*, 11). En outre la réunion d'une série de dieux Augustes sur ce *forum* est également fragile. Si l'inscription dit que la dédicace au *Numen Augusti* (CIL XII 4333 = *ILN Narbonne*, 28) devait se trouver *in foro*, on ne sait pas où était installé le « tétrastyle » (et non tétrapyle) de Julia Natalis (CIL XII 4332 = *ILN Narbonne*, 2) qui associait Apollon Auguste aux *Numina* impériaux, ni l'autel à la *Pax Augusta* (CIL XII, 4335 = *ILN Narbonne*, 29), tous retrouvés dans les murailles de Narbonne. L'auteur envisage d'y joindre l'autel à Mercure Auguste, transporté à

St-André-de-Sorède (*CIL* XII 5365 = *ILN Narbonne*, 26), dont l'emplacement en ville demeure inconnu. Il reste donc le monument à Silvain Auguste (*CIL* XII 5960 = *ILN Narbonne*, 30) à provenir de ce lieu. Le culte impérial est bien installé au *forum* mais le patronage de la triade capitoline y est incertain, bien que ce culte soit obligatoirement célébré dans la colonie romaine (ce qui n'est pas évoqué). Certes une telle reconstitution fictive du *forum* et de ses bases est possible, mais c'est une simple hypothèse. Elle ne peut en rien servir d'argument pour fonder des conclusions de portée générale. Ce ne sont pas là les éléments qui permettent de construire, comme le fait l'auteur, une topographie signifiante qui exprimerait « la coopération des dieux avec la triade souveraine et l'empereur », modèle d'interprétation destiné à la comparaison suggestive avec d'autres villes. D'autres confusions pourraient être relevées dans l'analyse des dédicaces, concernant le statut social de Julia Natalis (p. 266) (qui n'a aucun lien connu avec les *C. Iulii*), par exemple, ou de L. Accius Lemnus, dévot de Mars Auguste (*AE*, 1969/70, 385 = *ILN Narbonne*, 13) (dont rien n'indique qu'il était un laniste : p. 300, n. 105), ou encore de Q. Valerius Hermetio (qui n'était pas un naviculaire : p. 272, n. 309). Elles ne sont pas anodines dans la mesure où celles-ci aident à décrire le rôle des femmes de l'élite dirigeante (p. 325, n. 290) pour la première, la signification de la pratique des dieux Augustes dans le cadre de l'amphithéâtre (p. 362) pour le second et la source d'enrichissement des notables pour le troisième. En conclusion, l'ouvrage doit être pris avec esprit critique malgré la richesse de sa documentation et celle du tableau détaillé (inscriptions, lieux, dédicants) de la pratique épigraphique concernée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Quentin LETESSON & Carl KNAPPETT (Ed.), *Minoan Architecture and Urbanism. New Perspectives on an Ancient Built Environment*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, XXI-393 p., 119 fig. n/b. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-879362-5.

Cet ouvrage rassemble les communications du colloque *From Static Data to Dynamic Processes: New Perspectives on Minoan Architecture and Urbanism* qui s'est déroulé à l'Université de Toronto le 5 et 6 Janvier 2015. Dans l'introduction, les éditeurs, Quentin Letesson et Carl Knappett, présentent le concept de *Minoan Built Environment*. Les auteurs passent d'abord en revue l'histoire des études concernant l'architecture minoenne et l'urbanisme à partir de la recherche de Sir A. Evans à nos jours. Ils s'intéressent ensuite à la discussion sur le concept d'environnement bâti et sur les approches récentes et ils soulignent qu'une approche à plusieurs échelles (micro, méso et macro) est la mieux adaptée pour aborder des questions complexes concernant le lien entre les structures, l'établissement, l'espace environnant et les activités collectives. Chacune des trois sections du livre présente une de ces approches scalaires et est introduite par une présentation des éditeurs. La première section se compose de trois contributions. Tim Cunningham discute de la présence d'anomalies architecturales dans les contextes néopalatialux en se consacrant surtout au site de Palaikastro. La présence de ces anomalies fonctionnelles est discutée en assumant une fonction secondaire pour ces éléments architecturaux qui sont donc liés aux choix esthétiques et symboliques des élites. Maud Devolder applique une perspective matérialiste à l'analyse des bâtiments minoens. L'étude se concentre sur le thème de la dépense énergétique en